

L'Amérique, terre de cauchemar

Par Jacques Goimard, [Le Monde](#), 13 juin 1970

**EN** matière de science-fiction, le public français a encore beaucoup à découvrir : des livres considérés comme des classiques aux États-Unis et en Angleterre attendent leur traduction depuis vingt ou trente ans, quelquefois plus. Nos éditeurs n'ont que l'embarras du choix et en usent avec un bel éclectisme : un panorama des romans publiés en France depuis quelques mois ferait presque figure d'histoire abrégée du genre, avec une préférence marquée pour les valeurs sûres ou du moins pour les valeurs reconnues ; les éditeurs français sont courageux mais pas téméraires, et la science-fiction moderne reste ignorée de la plupart d'entre eux. **A tort, croyons-nous : le meilleur livre publié ces temps derniers, *L'Univers en folie*, de Frédéric Brown, est tout sauf un livre classique, et *le Maître du haut château*, de Philip K. Dick, manifeste avec éclat les ambitions auxquelles peut prétendre ce genre littéraire. Nous présentons ici ces deux livres et quelques-uns de ceux qui les entourent.**

LES États-Unis capitulent en 1947, et Rommel s'installe à la Maison Blanche comme gouverneur militaire des États-Unis. Les Allemands refoulent les Russes en Asie et colonisent l'Ukraine. En 1962, ils commencent à mettre en œuvre la "*solution finale du problème africain*" et leurs premières fusées se sont posées sur Mars.

On a reconnu là une de ces histoires de "*présent différent*" comme les affectionne la politique-fiction. Mais dans *le Maître du haut château*, Philip K. Dick (1) se tient en marge du genre : pas de récit organisé de l'histoire parallèle. Celui que nous proposons ci-dessus synthétise une poussière de détails embusqués au détour des phrases, et le livre n'en dit guère plus long). L'action se passe en 1962 (l'année où parut le livre), à San-Francisco. Les "*États américains du Pacifique*" vivent sous la tutelle japonaise, encore qu'un gouvernement de "*pinocs*" (c'est-à-dire, j'imagine, de pinocchios, bien que Dick reste muet sur ce point) maintienne un simulacre d'indépendance. Les personnages de l'histoire sont de modestes Yankees ; la plupart vivent leur vie privée sans se poser de questions. Leur condition n'est même pas apocalyptique, les Japonais étant des maîtres plus doux que les Allemands.

"*Les déments de Berlin avec leurs visages impassibles et leurs plans de maniaques*" sont tout de même à l'arrière-plan du livre, et si on en parle peu, c'est que les hommes quelconques dont Dick nous raconte l'histoire ont besoin de les oublier.

Un moment vient où l'évidente banalité de ce monde finit par devenir inquiétante : se pourrait-il que, nous aussi, nous vivions dans un univers nazi sans nous en apercevoir ? Et quand un personnage du livre s'interroge, nous ne sommes pas loin de partager son malaise : "*Les fous sont au pouvoir. Depuis quand le savons-nous ? Avons-nous regardé la réalité en face ?*".

A la réflexion, les personnages de Dick ne s'adaptent pas si facilement à une situation de pur cauchemar. Témoin le succès remporté dans cet univers par un roman affublé du titre un peu dérisoire (encore que biblique) de *la Sauterelle pèse lourd*, et qui raconte... une histoire de présent parallèle : l'Allemagne, dans les années 40, est battue, écrasée par l'Angleterre.

Cet effet de miroirs peut faire sourire, et donner l'impression que Dick nous propose un jeu pour dilettantes, à la Borges. En fait, il montre que les impérialismes se valent tous, et la troisième guerre mondiale est partout à l'ordre du jour - entre l'Allemagne et le Japon dans *le Maître du haut château*, entre l'Amérique et l'Angleterre dans *la Sauterelle pèse lourd*, comme entre l'Amérique et l'U.R.S.S. dans un autre roman bien connu, et que Dick ne raconte pas. Mais cet univers peu vraisemblable où l'Angleterre bat l'Allemagne à elle seule est pour les lecteurs de *la Sauterelle pèse lourd* une raison d'espérer, du simple fait que ce n'est pas leur univers. Toute leur vie crépusculaire appelait sans doute ce livre, et l'auteur de *la Sauterelle* (qui s'appelle Abendsen) révèle finalement que son œuvre lui a été dictée par un oracle, et que tout ce qu'il y raconte est vrai. D'où il s'ensuit que l'univers décrit dans *le Maître du haut château* est faux. De même que le nôtre, bien entendu. Alors, pourquoi se torturer ? Les horreurs que nous vivons n'ont rien d'affolant, puisqu'elles sont purement illusoires.

Qu'une conclusion pareille puisse paraître consolante, cela en dit long sur la profondeur de l'abîme où Dick nous a entraînés sans que nous y prenions garde. Avec lui et quelques autres, la science-fiction a pris rang parmi les formes littéraires les plus ambitieuses, et on ne peut plus comprendre la jeune littérature américaine sans se référer à cette école. Ceux qui voudront vérifier la qualité du talent de Dick pourront d'ailleurs lire ses romans ultérieurs, plus difficiles et, à mon sens, plus réussis encore, comme *Docteur Bloodmoney* (1), ou *le Dieu venu du Centaure* (2).

(1) Club du livre d'anticipation, éd. [Opta](#).

(2) Collection Gallaxie-bis, éd. [Opta](#).